

## ENRACINEMENTS ET DÉRACINEMENTS DANS DIARIOS DE MAX AUB

Elisabeth DELRUE  
Université de Picardie

**L**E TEXTE QUE NOUS AVONS RETENU est *Diarios (1939-1972)*<sup>1</sup> qui comprend, selon le préambule, une sélection de textes datant de février 1939 et correspondant au début de l'exil de Max Aub jusqu'à la veille de sa mort à Mexico, le 22 juillet 1972. La sélection opérée, selon les dires de l'éditeur, sur des milliers de pages tirées de notes prises par Aub lui-même, dans des cahiers et des agendas, tapées à la machine ultérieurement par sa secrétaire, adopte un critère subjectif de la qualité littéraire ou de l'intérêt documentaire et testimonial. D'après Manuel Aznar Soler, Aub, de son vivant, en publia seulement quelques fragments : *La gallina ciega*<sup>2</sup>, où après trente ans d'exil, il livrait l'amertume inspirée par sa prise de contact avec l'Espagne franquiste entre le 23 août et le 4 novembre 1969, qui ne correspondait en rien avec celle demeurée intacte dans son souvenir, *Enero en Cuba*<sup>3</sup>, concernant la période comprise entre le 22 décembre 1967 et le 24 février 1968, *Diario de Djelfa (1941-1942)*<sup>4</sup>, constitué de poèmes écrits pendant son séjour dans le camp de Djelfa qui dénoncent l'enfer concentrationnaire, enfin, le prologue du livre de Joaquina Rodríguez Plaza et

---

<sup>1</sup> Max Aub, *Diarios (1939-1972)*, edición, estudio introductorio y notas de Manuel Aznar Soler, Barcelona, Alba, 1998. Les pages mentionnées entre parenthèses renverront à cette édition.

<sup>2</sup> Max Aub, *La gallina ciega. Diario español*, edición, estudio introductorio y notas de Manuel Aznar Soler, Barcelona, Alba, 1995 (primera edición: México, Joaquín Mortiz, 1971).

<sup>3</sup> Max Aub, *Enero en Cuba*, México, Joaquín Mortiz, 1969.

<sup>4</sup> Max Aub, *Diario de Djelfa, 1941-1942*, México, Unión Distribuidora de Ediciones, 1944 (segunda edición aumentada : México, Joaquín Mortiz, colección Obras Incompletas de Max Aub, 1970).

Elisabeth Delrue

Alejandra Herrera *Antología de relatos y prosas breves*, de Max Aub « Conversación post mortem »<sup>5</sup>.

A nos yeux, il s'agit beaucoup plus d'un texte que d'un témoignage biographique, d'un réservoir d'idées, d'un atelier fécond de thèmes qui, renvoyant aux préoccupations intimes de l'auteur, conscientes ou inconscientes, fruit d'une trajectoire personnelle ponctuée de déracinements forcés, seront utilisés dans l'œuvre de fiction proprement dite.

Concernant la problématique qui nous occupe, annoncée dès le titre de notre communication, dans la seconde acception que propose *Le Robert*, enracinement signifie le fait pour quelqu'un de ressentir un attachement profond, tandis que déracinement désigne l'action de déraciner quelqu'un (l'arracher de son pays d'origine, de son milieu habituel), l'état des gens déracinés (exportation, exil, expatriation).

D'emblée, force est de constater que le processus de déracinement ne peut se concevoir sans son complément, l'aspiration à l'enracinement.

Car, alors que le déracinement comporte la perte du moi, l'amputation de l'être qui perd ses repères, l'enracinement se fait par la quête de soi dont la tenue même d'un journal, par essence mise en scène de soi, instrument de la reconstruction d'un moi déstabilisé, constitue la preuve. Françoise Simonet-Tenant n'hésite pas à affirmer à ce propos :

[...] L'écriture du journal survient le plus souvent lorsque l'identité du sujet se voit mise en danger, ou, tout au moins, se trouve, dans une situation de vulnérabilité. Aussi l'écriture journalière est-elle fréquemment liée à des expériences physiques de détresse (souffrances de la vieillesse et de déclin de soi, maladie), de transformation (troubles de l'adolescence, grossesse), à des situations d'enfermement (journaux de prison, captivité), à des crises affectives (amour, deuil, séparation, douleur de la solitude), spirituelles et intellectuelles ou à des périodes de profonds bouleversements et violences historiques, crises collectives qui ont des retentissements sur le plan individuel (fréquence des journaux de guerre). De telles expériences ou crises apparaissent comme un facteur favorable au déclenchement de l'écriture journalière qui est amenée parfois à se poursuivre bien au-delà des circonstances qui l'ont entraînée<sup>6</sup>.

Autrement dit, si Aub entreprend d'inventorier au quotidien une période historiquement et personnellement déterminante pour qu'elle échappe, comme il avoue lui-même, à l'oubli et aux incertitudes de sa mémoire qu'il a souvent jugée défaillante, c'est en réalité surtout pour tenter de rebâtir de manière consciente ou inconsciente son identité fragilisée par l'exil et, en amont, unifier le moi scindé d'un être pluriel, oscillant entre plusieurs modalités, qui aspire à l'unicité

---

<sup>5</sup> Joaquina Rodríguez Plaza, y Alejandra Herrera, *Relatos y prosas breves de Max Aub*, México, Universidad Autónoma Metropolitana, 1993, p. 7-91.

<sup>6</sup> Françoise Simonet-Tenant, *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Nathan, 2001, p. 69.

pour atteindre, enfin, la reconnaissance des autres et occuper la place qu'il voudrait dans la société à la hauteur de son talent.

Car, à l'inverse de l'autobiographie qui, selon Gusdorf, suppose une reconstruction *a posteriori* du passé, réalisée à partir d'un point fixe et postule « l'identité une fois pour toutes, de ces Je et de ces Moi, appelés à se confondre en une image collective »<sup>7</sup>, la consignation quotidienne propre à la pratique diaristique, parce qu'elle commande un écart très faible entre le vécu et le rapporté, implique une grande attention accordée à la banalité de la vie au jour le jour permettant de fixer, enfin, une image de soi ancrée dans le temps et le quotidien, qui, autrement, resterait fuyante et insaisissable.

Les pôles de l'enracinement et du déracinement vont engendrer plusieurs thèmes et motifs, dans la terminologie que délivre Jean-Pierre Richard dans la préface de son livre, *L'Univers imaginaire de Mallarmé*<sup>8</sup>, le thème étant, selon lui,

[un] principe concret d'organisation, un schème ou un objet fixes, autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde. L'essentiel, en lui, c'est [...] cette identité cachée qu'il s'agira de déceler sous les enveloppes les plus diverses.

[...] Le thème déborde souvent en extension le mot : un schème [...] est celui qui figure l'éclatement d'une unité, son éparpillement, puis son regroupement en une unité nouvelle.

## 1) Le thème de l'étranger et ses variantes

D'après le livre d'André Karátson et Jean Bessière consacré à la littérature de l'exil<sup>9</sup>, chez tous les auteurs déracinés, l'expérience de l'exil commande, dans leurs productions, le thème de l'étranger. En effet, ils tirent de leur condition une œuvre qui, partant, grouille de personnages déplacés, en rupture avec la société. Aub n'échappe pas à la règle. Né de père allemand au sein d'une famille juive, obligée de quitter la France avec la Première Guerre mondiale, il se retrouve en Espagne un peu par hasard, ayant acquis une langue dont il fera sa seule langue de travail. Comme on pouvait s'y attendre, de la même manière que les personnages du *Laberinto mágico*<sup>10</sup> cherchent à rompre leur isolement et à établir

---

<sup>7</sup> Georges Gusdorf, *Lignes de vie 1. Les Écritures du moi*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1993, p. 346.

<sup>8</sup> Jean-Pierre Richard, Préface de *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Éd. du Seuil, 1961, p. 24 et suivantes.

<sup>9</sup> André Karátson, Jean Bessière, *Déracinement et Littérature*, Université de Lille III, Travaux et Recherches, Diffusion P.U.L., 1982, p. 20.

<sup>10</sup> Nous prenons, ici, le sens donné par Ignacio Soldevila Durante de « récits, romans et nouvelles où sont évoquées la guerre civile et ses séquelles (l'ensemble qui a crû et s'est développé par paliers successifs, devait, dans l'esprit de l'auteur, être regroupé sous le titre collectif de *El laberinto mágico* [...] » dans l'ouvrage collectif auquel il a participé : Monique Joly, Ignacio Soldevila, Jean Tena,

avec autrui une forme de communion, ce thème affleure dans les lignes du journal, développé à partir d'un dispositif formel de nature rhétorique ou syntaxique favorisant un jeu de tensions sémantiques, génère des sous-thèmes ou se manifeste à travers des motifs : la désignation des individus par leurs nationalités ou le vocable « emigrado », le métissage racial et culturel, la fusion des contraires, l'isolement et le sentiment de non-appartenance d'un sujet en quête d'unité et d'identité.

Dans le fragment daté du 5 avril 1940 (p. 46-47), le temps et la personne sont gommés sous l'amoncellement de substantifs et d'adjectifs qui évacuent l'inscription de la voix narrative, même si le présent opère sur des segments limités et que la première personne est parfois utilisée. La phrase nominale où le je est absent traduit la captation de l'espace carcéral par sa seule perception brute, réduisant celle des occupants à la désignation de leurs nationalités dans l'adjectivation ou les substantifs « el peón italiano », « el yugoslavo », « el español », dans la bouche des geôliers comme le confirme la question reproduite en style direct :

¿Qué hacemos con el español?

Le métissage racial, quant à lui, transparait dans les fragments datés du 11 et 13 novembre 1949 (p. 155-156). Dans le premier d'entre eux, le récit d'une conversation entre Yáñez, Bracho et Magdaleno au sujet de Cuauthémoc, égrène des vérités générales au présent de l'indicatif, où le je est absent, mais laisse transparaitre la subjectivité de l'énonciateur dans les questions, les incises, les guillemets et le réseau lexical. Ici est dénoncé le sentiment d'infériorité et de malaise que génère la prise de conscience chez le métisse d'un sang et d'une race purs. Dans le second exemple, le thème de la duplicité et ses conséquences envahit le fragment : le parallèle s'institue entre l'identité double du métisse et son comportement double lui aussi.

Dans les lignes datées du premier août 1952 (p. 216-217), l'antagonisme indien-espagnol transparait une nouvelle fois dans un récit d'événements sans qu'intervienne grammaticalement le je du diariste-narrateur où est exposé le drame du Mexicain métisse indien qui se perçoit déclassé.

Plus loin, dans les notes inscrites sous la date du 24 octobre 1956 (p. 282), le thème du métissage concerne cette fois Florence et se manifeste dans la déclinaison lexicale « mestizaje », « mezcla » et les groupes binaires de termes antithétiques « lo antiguo y lo moderno », par exemple, dont la combinaison induit, selon le diariste, un résultat désastreux.

Dans ces exemples affleurent, à n'en point douter, la douloureuse conscience de Aub de la division de sa personne, son désir d'unicité totale dont la réalisation

---

*Panorama du roman espagnol contemporain (1939-1975)*, Études sociocritiques, Montpellier, Université Paul Valéry, 1979, p. 124.

est subordonnée à la gestion des contraires qui, chez lui, peine à se réaliser. Mais sa situation, il l'élargit à d'autres.

Trois fragments vont nous servir, cette fois, à illustrer le thème des écrivains apatrides : le 20 mars 1966 (p. 369), le 9 février 1967 (p. 389) et le 30 avril 1967 (p. 393-394). Dans le premier extrait, le référent biographique déborde la trajectoire personnelle pour épouser les contours du destin collectif des auteurs déracinés, la convergence des situations est ainsi mise en avant. Victor Hugo, Thomas Mann sont mentionnés comme rejetés en tant qu'émigrés par leur société d'accueil. Dans le second, la généralisation spatio-temporelle de la situation d'Aub, voire son universalité, est encore présente, à travers le thème de la double origine. L'usage des italiques et de la phrase interrogative traduit une syntaxe émotionnelle qui reflète l'indignation :

¿Por qué no darne cuenta de que en todas partes sucede igual? Me molesta *físicamente* que ignoren a los grandes españoles de ascendencia hebrea: santa Teresa, etcétera; que juzguen *malos* judíos a Spinoza, Einstein, Kafka, Husserl, Freud, etcétera; es decir, no judíos<sup>11</sup>.

Dans le troisième, enfin, le thème de la bipartition réapparaît à travers la binarité de l'espace des œuvres de jeunes romanciers puis par le biais des répétitions lexicales « se parten », « se abren en canal », « se sienten partidos por la mitad, medio esto, medio lo otro ».

La fusion des contraires apparaît cette fois dans le fragment daté du 20 mars 1954 (p. 235), dans le cadre d'un panégyrique sous forme de questions coulées dans le rythme ternaire d'une phrase harmonieuse. Elle seule a un caractère positif car elle concerne l'union de la jeunesse et de la vieillesse :

¿Por qué peyorativo eso de viejo verde, cuando suena tan bien y es tan hermoso? Dícenle viejo verde el árbol añoso y fuerte? ¿Qué más hermoso que ver juntarse lo disparejo, la juventud y lo decrepito, en común amor<sup>12</sup>?

Le thème de l'isolement et du sentiment de non-appartenance se décline, lui aussi, sous plusieurs motifs. Accablé par le sentiment de sa singularité, dans la communauté des autres, Aub se plaint de n'être reconnu par personne et se perd dans ses identités multiples ou son absence d'identité, tout en laissant la trace de ses étonnements et de ses souffrances. Il aperçoit en lui maints personnages successifs, hétérogènes entre eux. En premier lieu, il ne se sent ni Juif, ni Français, parfois Mexicain, mais surtout de nulle part.

Dans les fragments datés respectivement du 12 janvier (p. 387) et du 15 février 1967 (p. 390) pour ne citer que deux exemples, il rejette son ascendance juive. D'abord, il récuse la filiation par le sang qu'il avait mentionnée concernant le métissage. La répétition de la structure « nada tengo que ver con » renforcée

---

<sup>11</sup> *Op. cit.*, p. 389.

<sup>12</sup> *Op. cit.*, p. 235.

*Elisabeth Delrue*

par la répétition de *ni*, la mise en italique du possessif *mi* dans « *mi tiempo* » suggèrent l'insistance d'un cri, les incisives tiennent compte des questions éventuelles d'un destinataire qu'il s'agit de convaincre. Le jeu des temps vient renforcer cette situation, aux temps du passé (passé simple qui traduit une rupture absolue entre la temporalité événementielle de l'énoncé et l'instance énonciatrice et imparfait de l'indicatif qui introduit un cadre rétrospectif) succède le présent de l'énonciation qui manifeste l'actualité. Dans le second exemple, ce rejet de sa patrie juive est de nouveau manifeste :

Buscaba una patria y di contigo, suavidad, que nada tienes de ello. No te quiero para patria sino como costado, como aire, como suelo. Nada de eso se puede. Aquí te dejo<sup>13</sup>.

De la même manière, il ne se sent pas plus français. Deux fragments entre autres nous le prouvent : celui daté du 27 septembre 1955 (p. 267) et du 23 juillet 1956 (p. 278). Dans les deux cas, il met en avant la paperasserie administrative. Le droit du sol (sa naissance à Paris) devrait lui concéder la nationalité française. Son affectivité se manifeste par le lexique, les questions qui n'appellent pas de réponse et modulent des traits expressifs tels que la colère.

*Interdit de séjour* en Francia, según me entero en el Consulado de Francia, dónde voy a pedir mi visado. Salgo blanco de rabia. ¿Adónde puede llegar la imbecilidad<sup>14</sup>?

Me molesta cuando –medio en broma, medio en serio– J[orge] G[onzález] D[urán] asegura que soy francés por haber nacido en París. Pero [...] me doy cuenta de que, efectivamente, si hubiese hecho valer ese hecho no hubiera estado tanto tiempo de campo en campo<sup>15</sup>.

Finalement, il ne se sent de nulle part et l'avoue à plusieurs reprises : 22 janvier 1956 (p. 273), 2 août 1945 (p. 128), 9 octobre 1968 (p. 431). Dans les deux premiers fragments, il invoque son cas personnel, dans le dernier, il invoque des exemples plus généraux. Dans le premier extrait, la modalité interrogative abonde, qui, selon Dorrit Cohn, est « par excellence l'expression d'un discours autosuffisant, tourné sur lui-même »<sup>16</sup>, elle confère aux notations une intensité affective. La répétition de « *quién soy* », celle de « *a medias* », renforcent l'indétermination du moi. Dans le second, où il retrace sa trajectoire personnelle, la modalité exclamative domine pour dire la douleur de son sentiment de non-appartenance. Dans le troisième, enfin, en quelques mots, il rappelle les nationalités différentes de trois femmes, ses trois filles.

---

<sup>13</sup> *Op. cit.*, p. 390.

<sup>14</sup> *Op. cit.*, p. 278.

<sup>15</sup> *Op. cit.*, p. 267.

<sup>16</sup> Dorrit Cohn, *La Transparence intérieure. Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris, Seuil, 1981, p. 255.

Etre de nulle part le conduit à l'impression d'une mise à l'écart et au sentiment de solitude qui en découle.

Dans le fragment daté du 10 novembre 1943 à Mexico, il regrette :

¿Por qué ando lejos de todos los convites, ¿Por qué soy el «raro»? [...] ¿Por qué nunca se acuerdan de mí en listas, suscripciones homenajes a firmar? En el fondo porque no saben dónde catalogarme<sup>17</sup>.

Dans le fragment daté du 29 novembre 1954 (p. 233), il impute à son nom à consonance étrangère bien des souffrances suggérées par la modalité exclamative et par les points de suspension.

## 2) Le sentiment social de l'échec et la remémoration

La perte de soi que génère le déracinement entraîne le sentiment social de l'échec.

Aux prises avec l'altérité culturelle ou linguistique, Aub a une conscience aiguë des incertitudes et des impuissances qui affectent le discours littéraire. La ruine de ses espérances, l'inanité de son existence, la vanité de l'effort habitent plus d'une ligne de son journal. Elles ont une racine commune, le sentiment de ne pas avoir atteint l'objectif fixé, c'est-à-dire l'impression d'être classé dans l'estime publique à un niveau qui ne lui semble pas être le sien, vu sa valeur et ses possibilités. La souffrance et la plainte qui s'exhalent sont le signe même d'un trouble dans ses fonctions d'adaptation à la société. La recherche de la gloire, autrement dit, la reconnaissance de soi par les autres sera donc, pour lui, la forme dernière de la quête de soi, être enfin.

Tercer desmayo. Lo triste –quizá–, que no me importa morir. No sé por qué. [...] Crear unos cuantos personajes más. ¿Y qué? Mil hay que lo harán mejor que yo<sup>18</sup>.

Viene a verme un joven sevillano. Lleva seis u ocho meses en México, se hizo gran amigo de León. Hablaron de mí. Lo único que ha leído es *Yo vivo* en la edición de El Bardo. Sabe –más o menos, mucho menos que más– quién soy. [...] Pero, sobre todo, me confirma lo que me dicen y escriben cada día: nadie sabe quién soy en España<sup>19</sup>.

Ce sentiment d'échec va provoquer un retour en arrière, la remémoration. En cherchant à faire renaître ce qui n'est plus ou à faire croire que rien n'a changé et que tout est resté présent, cette fuite dans le passé permet à Aub de doter son moi de contours clairement délimités parce qu'elle ordonne ainsi son existence flottante autour de repères fixes. A cette remémoration s'articulent quatre

---

<sup>17</sup> *Op. cit.*, p. 108.

<sup>18</sup> *Op. cit.*, p. 295, 29 de abril.

<sup>19</sup> *Op. cit.*, p. 432, 21 de octubre.

*Elisabeth Delrue*

thèmes qui sillonnent le texte de façon récurrente : ici/ailleurs, hantise du retour vers l'Espagne et le retour proprement dit, désir de communion ou de communication avec ceux qui habitent encore le pays natal ou l'ont habité, transfert hors d'Espagne de la situation qui a provoqué l'exil, thèmes que nous allons considérer à présent.

Ici et ailleurs avec son pendant, la triade temporelle passé/présent/futur

Arraché de son passé, décentré dans le présent, sans véritable prise sur un futur hypothétique, Aub inscrit plusieurs pages de son journal dans une logique comparative qui s'articule autour de deux axes : d'un côté, tout semble se confondre et se ressembler malgré la distance spatio-temporelle, de l'autre, tout se répète, et, malgré le temps écoulé, la situation reste inchangée.

Ainsi, le fragment daté du 27 novembre 1940 (p. 51) met sur le même plan le Toulouse de 1940 que le Madrid ou le Barcelone de 1937 par le biais de la comparaison, dans des phrases nominales courtes. Dans les lignes datées du 13 février 1941 de Marseille, Aub assimile les plages de Marseille et de Valence :

Ahí enfrente está mi ancha playa de Valencia, tan igual o mayor a ésta, ahora en invierno<sup>20</sup>.

De même, les lignes datées du 1<sup>er</sup> octobre 1942 assimilent Veracruz à Castellón et Valencia par les deux points identificatoires.

Veracruz : Castellón y Murcia<sup>21</sup>.

Dernier exemple, enfin, dans le fragment daté du 31 mars 1972 :

La semana santa «grande» mexicana ha venido aquí a ser lo de allí : vacaciones<sup>22</sup>.

Ici, l'irruption du passé composé ramène la narration dans le présent de l'activité mentale et traduit une situation qui s'étire dans le temps et toujours d'actualité au moment de la rédaction.

Le rituel des anniversaires fonctionne comme point de référence pour l'évaluation d'un temps monotone qui passe, sans apporter le moindre changement. Les exemples abondent, ici aussi, d'une conscience obstruée, car absorbée dans le présent statique de la rumination qui s'étire et se dilate.

Hoy hace treinta anos que Hitler invadió la URSS. Hoy hace treinta años que salí de la cárcel de Niza después de veinte días que nunca he contado pero que contaron para mí<sup>23</sup>.

---

<sup>20</sup> *Op. cit.*, p. 58.

<sup>21</sup> *Op. cit.*, p. 96-97.

<sup>22</sup> *Op. cit.*, p. 503.

<sup>23</sup> *Op. cit.*, p. 482, 22 de junio.



Cena : José Gaos, José Medina, yo. Como hace cuarenta años, en Valencia<sup>24</sup>.

Cincuenta años de la batalla del Marne; de la primera guerra mundial. Cincuenta años de mi llegada a España. Veinticinco años del principio de la segunda guerra mundial<sup>25</sup>.

Dans ce dernier cas, le recours à la phrase nominale suspend le déroulement du temps tout entier ramassé dans l'évocation d'un passé figé qui va suivre.

### Hantise du retour vers l'Espagne et le retour proprement dit

L'obsession du retour structure le journal suivant trois orientations majeures. La première peut se formuler en ces termes : l'Espagne a changé alors que le moi énonciateur est resté le même. La seconde se résume à un cri : il faut revenir, à tout prix ! La dernière, enfin, est intimement liée à la précédente : le retour s'impose car d'autres sont revenus, mais, une fois entrepris, il n'apporte que haine et amertume car l'oubli a fait son œuvre.

La première dominante affleure dans le fragment daté du 26 avril 1968 :

El problema de volver –o no– a España, a treinta años vista, no es Franco sino el tiempo: uno mismo. El exiliado murió: lo que ha cambiado es España. Otra ¿ir a mi edad, a ver un país nuevo, que tanto me ha de doler, cuando no conozco ni Argentina ni Chile<sup>26</sup> ?

Le jeu des temps est, ici, fondamental, passé et présent cohabitent pour signifier la totale rupture.

Les dernières lignes datées du 27 décembre 1957 sont éclairantes quant au caractère impérieux du retour :

Si no vuelvo a España, vivo, ¿para qué vivir; para qué escribir? ¿Entonces, vivo, escribo, sólo para volver<sup>27</sup>?

La déception et l'amertume transparaissent après le retour effectif dans cet extrait :

Evidentemente existe, en España, un sentimiento adverso contra «los que se fueron» y vuelven<sup>28</sup>.

### Désir de communion ou de communication avec ceux qui habitent encore le pays natal ou l'ont habité

---

<sup>24</sup> *Op. cit.*, p. 302, 19 de febrero.

<sup>25</sup> *Op. cit.*, p. 354, 5 de septiembre.

<sup>26</sup> *Op. cit.*, p. 413-414.

<sup>27</sup> *Op. cit.*, p. 292.

<sup>28</sup> *Op. cit.*, p. 499, 24 de febrero.

*Elisabeth Delrue*

Ce désir se manifeste à plusieurs niveaux. Il répond au même souci de se raccrocher au souvenir-refuge qui, en immobilisant le cours du temps, sert de rempart à son érosion, c'est-à-dire au vertige du changement qu'il est amené à induire.

Le fragment daté du 28 avril 1950 est éclairant à ce propos (p. 164-165), constitué par le monologue adressé par Aub à Miguel de Unamuno et García Lorca, morts et enterrés en Espagne, en particulier les dernières lignes :

Y vosotros estáis, allí, enterrados, sin más. Y nosotros aquí: vivos. Decidme: ¿os acordáis de nosotros como nosotros de vosotros? No puede ser: porque nosotros sabemos en qué tierra estáis, y vosotros no conocéis ésta, tan parecida a la nuestra. Pero el parecido es el parecido, no es la cosa en sí. El parecido sólo es cosa de afuera, pero es otra cosa<sup>29</sup>.

Là, le double antagonisme s'exprime par le biais des pronoms personnels et des déictiques spatiaux. Le *nosotros* signifie l'identification et l'appartenance au groupe des exilés, il inclut un je aspirant à se fondre, enfin, dans des valeurs communautaires, il renvoie, indirectement, au moi qui cherche sa propre définition et la reconnaissance d'autrui réaffirmée dans la perpétuation du souvenir.

En outre, Aub sent la présence de ceux qui sont restés là-bas, proches ou amis. Dans le fragment daté du 25 mai 1951, il écrit :

Ahí Valencia –donde siguen viviendo doña María, mi madre, mi hermana, mis sobrinos que no conozco...<sup>30</sup>

Il cherche ici à faire renaître ce qui n'est plus ou croire que rien n'a changé et que tout est resté présent dans un présent, justement, qui s'étire dans une temporalité stérile.

Le fragment daté du 24 janvier 1956 (p. 274) redonne cette idée de présence palpable de ceux qui sont restés là-bas malgré la distance et les années :

Si voy a Europa este año, hará cinco que no he visto a Mimin, veinte que no he visto a mi madre, diecisiete que no he visto tierra española. Espanta considerarlo y, sin embargo, están ahí, presentes, no como si fuese ayer, no, como si fuese hoy, ahora mismo, como si no tuviese más que salir de este cuarto y decirles: –¡Hola!, ¿Cómo están<sup>31</sup>?

Dans les retrouvailles avec les anciens, Aub recherche, à chaque fois, le partage des souvenirs communs, d'ailleurs, souvent, en vain.

---

<sup>29</sup> *Op. cit.*, p. 166.

<sup>30</sup> *Op. cit.*, p. 184.

<sup>31</sup> *Op. cit.*, p. 274, 24 de enero.

Transfert hors d'Espagne de la situation qui a provoqué l'exil : mêmes causes, mêmes effets

Là, Aub transpose son expérience passée, toujours présente en lui, dans le conflit où s'affrontent Juifs et Arabes en Israël, ces derniers étant appuyés par les Russes. Il identifie sans mal et, à plusieurs reprises, les Nord-Américains à des fascistes et rend responsable le nationalisme de tous les maux :

Si tuviera que escoger entre unos y otros –para luchar–, al decidirme por los judíos me daría la impresión de estar en nuestra guerra peleando en favor de Franco, guardadas todas las proporciones<sup>32</sup>.

Los movimientos árabes son de tipo fascista: a) de partido único y caudillo b) anticomunistas c) religiosos a ultranza d) de países pobres con afán expansionista e) de países explotados por los «grandes capitalistas» f) son racistas. [...]

Por las razones primeras, los españoles, España, se llevan bien con los países árabes [...]<sup>33</sup>.

---

<sup>32</sup> *Op. cit.*, p. 374-375, 17 de noviembre.

<sup>33</sup> *Op. cit.*, p. 396, 13 de julio.

